

Claude Racine, *L'Anticléricalisme dans le roman québécois 1940-1965*, Montréal, Éditions HMH, Coll. « Littérature dans les cahiers du Québec », 1972, 233 p.

Antoine Sirois

Volume 6, Number 1, avril 1973

Aimé Césaire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500280ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500280ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sirois, A. (1973). Review of [Claude Racine, *L'Anticléricalisme dans le roman québécois 1940-1965*, Montréal, Éditions HMH, Coll. « Littérature dans les cahiers du Québec », 1972, 233 p.]. *Études littéraires*, 6(1), 137-140.
<https://doi.org/10.7202/500280ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1973

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Claude RACINE, *L'Anticléricalisme dans le roman québécois 1940-1965*, Montréal, Editions HMH, coll. « Littérature dans les cahiers du Québec », 1972, 233 p.

Claude Racine, dans *L'Anticléricalisme dans le roman québécois 1940-1965*, nous présente une étude globale sur un autre thème majeur de la littérature canadienne-française. Elle s'ajoute heureusement aux études déjà publiées sur la mère, l'hiver, la ville, l'esprit révolutionnaire. Nous n'avions encore aucune étude d'ensemble sur le sujet. D'autres thèses de doctorat actuellement en cours, sur le prêtre au 19^e et au 20^e siècle, viendront approfondir des aspects plus particuliers.

Dans sa présentation, l'auteur précise son objectif, étudier « la contestation du clergé dans le roman canadien-français contemporain », mais aussi celle du « système de valeurs élaboré par le clergé » (p. 9). Il pose ensuite le problème de méthode que soulève en fait l'étude d'un tel sujet où la confusion est facile entre la littérature et la sociologie. Ce sont les thèmes exposés par les œuvres littéraires comme telles, dans leur autonomie, qu'il veut analyser. L'appel à la réalité sociologique n'a pour but que de mieux expliquer l'univers romanesque. Le chercheur, dans les études qui embrassent un grand nombre d'œuvres canadiennes de valeur fort inégales, connaît un autre dilemme. N'utilisera-t-il que les romans les mieux construits ou devra-t-il tenir compte de tous les autres de moindre qualité littéraire ? Le témoignage de l'œuvre rédigée par un écrivain dont la sensibilité est plus affinée ne l'emporte-t-il pas sur celui de l'écrit qui tient

surtout du document sociologique ? Conscient de la difficulté, face à l'inventaire qu'il devait faire et qui devait refléter l'ensemble de la question, M. Racine a décidé de ne laisser tomber aucun roman, mais d'insister davantage sur les œuvres majeures.

Autre difficulté soulevée par l'auteur : comment décrire avec précision la réalité sociale telle qu'elle se présente dans l'œuvre romanesque. On ne peut y prendre à la lettre tous les textes, il faut les interpréter, les situer dans leur contexte, juger de la signification et de l'importance des images. Celui qui entreprend ce travail doit posséder une solide formation littéraire. M. Racine a bien posé les problèmes de méthode qui confrontent tout chercheur dans les champs qui confinent à la sociologie dans notre littérature.

Le premier volet de l'étude entreprise est surtout documentaire et descriptif : examen des romans qui protestent contre l'absolutisme du pouvoir clérical, des œuvres qui dénoncent la confusion du spirituel et du temporel à deux niveaux, dans la paroisse et dans la société.

Dans le second volet, l'auteur essaiera d'interpréter le sens et les causes de cette crise spirituelle, à l'aide des éléments que fournit le roman. Les années 1940-1965 sont des années charnières. Le roman qui dénonce le cléricalisme y connaît une virulence et un foisonnement exceptionnels.

Dans la première partie, surtout descriptive, l'auteur relève une quantité impressionnante d'œuvres. De façon objective, il énumère toutes les manifestations de l'anticléricalisme regroupées autour de certains pôles. L'inventaire

semble assez complet, mais tient peut-être, à certains moments, du catalogue. Les citations, assez longues souvent, viennent alourdir la lecture. Nécessaires à la thèse, elles auraient gagné, pour la publication, à être mieux intégrées au texte. Au niveau des idées, quelques interrogations. L'auteur n'aurait-il pas dû donner une définition plus rigoureuse du jansénisme, car cette notion importante revient plusieurs fois, et elle a été tellement galvaudée au Québec ? La création du personnage de l'étranger peut-elle être bien interprétée, en partie, comme le « produit d'un prise de conscience du caractère décadent de la paroisse traditionnelle ou du village » (p. 101) ? L'étranger est un type de la littérature universelle et il remet en question l'ordre établi dans tout milieu fermé.

La déliquescence des milieux ou l'anéantissement des héros chez Bessette tient-il à la décrépitude du milieu chrétien ? Chez ce romancier, les protagonistes sont souvent des ratés, des anti-héros, qu'ils vivent au Québec ou en Ontario comme dans *l'Incubation*.

N'aurait-il pas fallu relever deux autres manifestations d'anticléricalisme, peu développées mais importantes, l'une dans *Bonheur d'occasion* où Gabrielle Roy, opposant le luxe de Westmount et la pauvreté de Saint-Henri, ajoute : « Entre eux s'élèvent des clochers¹ » et l'autre dans *Au milieu, la Montagne* où Roger Viau signale que la croix du Mont-Royal est tournée vers l'Est, « pour rappeler aux petites gens que tout leur espoir est dans

l'au-delà² ». D'autre part, quelques analyses sont trop brèves ; il est difficile de concilier vision panoramique et analyse en profondeur.

Dans la deuxième partie de son travail, M. Racine se livre à un « essai d'interprétation ». Comment expliquer que le cléricisme « accepté assez allègrement jusque vers 1940, devienne tout à coup intolérable » (p. 136) ? Sans prétendre donner une réponse complète, il examine « deux phénomènes qui, conjugués au cléricisme, expliquent la crise spirituelle actuelle du Québec : « l'aliénation nationale et l'avènement de la société industrielle » (p. 139).

Le chapitre consacré à l'influence de l'aliénation nationale sur la vie religieuse me semble plus faible. L'auteur éprouve de la difficulté à démontrer l'association entre l'aliénation, la recrudescence du nationalisme et le comportement religieux. Il commence par affirmer que notre littérature romanesque décrit « avec beaucoup d'insistance les conséquences de notre infériorité nationale sur notre comportement religieux ». Mais il s'empresse d'ajouter : « Ou du moins, il semble bien que certains traits de notre physionomie religieuse proviennent de notre condition de peuple colonisé » (p. 141). L'auteur doit ici invoquer des témoignages nombreux, autres que littéraires, provenant d'études sociologiques ou historiques ou philosophiques : Lanternari, Berque, Lefebvre, etc. Les témoignages tirés des romans paraissent peu probants et l'auteur se sent d'ailleurs obligé de procéder par interrogations :

¹ Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*, Paris, Flammarion, 1945, p. 43.

² Roger Viau, *Au milieu, la Montagne*, Montréal, Beauchemin, 1951, p. 64.

« Dans quelle mesure le masochisme [...] l'obsession du malheur [...] relève-t-il de notre complexe de vaincu » (p. 145) ? De plus, il voudrait relier le conflit des générations « pour une part à cette conjoncture historique » (p. 151). L'on peut citer nombre de romans canadiens-anglais de 1940 à 1965 qui décrivent des conflits de générations. Voir par exemple *The Watch that Ends the Night* et *Two Solitudes* de MacLennan ou *Earth and High Heaven* de Graham.

L'auteur se demande si le thème de l'étranger ne vient pas expliquer le caractère de raideur de la religion québécoise ? C'est pourtant un thème universel, comme nous l'avons dit plus haut, et tout milieu clos se sent menacé par l'étranger.

M. Racine insiste davantage sur son autre explication du phénomène dans la partie intitulée « Cléricalisme et société industrielle ». « Nous pensons que le désarroi généralisé dont le roman québécois fait état vient de ce que, depuis la guerre, la civilisation traditionnelle dans laquelle nous avions vécu jusqu'ici est dépassée. Nous entrons brusquement dans une vie industrielle sans y être préparés » (p. 159). La vie spirituelle reflète cette dislocation et cette déstructuration. L'auteur nous montre comment les structures traditionnelles qui portaient notre vie religieuse, famille, paroisse, clergé s'écroulent l'entraînant avec elles.

L'hypothèse est plausible et les romans analysés l'illustrent bien. Mais l'auteur insiste toujours pour appeler cléricale cette civilisation traditionnelle. Dieu sait qu'elle l'a été. Mais

l'éclatement des valeurs reçues ne surgit-il que dans cette civilisation qui fut nôtre ? N'est-il pas apparu dans toute société fermée, celle de l'époque agraire par exemple, où l'idéal consistait surtout à transmettre intactes les valeurs reçues et à rejeter tout ce qui la mettait en danger ? Le phénomène constaté dans le roman canadien-français est parallèle à celui que l'on retrouve dans le roman canadien-anglais. Ce qui était jansénisme dans l'un était puritanisme dans l'autre. Les remises en question se retrouvent tout aussi bien dans les romans anglophones 1940-1965, avec le même rejet de l'autorité et des valeurs proposées. Les romans d'expression anglaise tardent même plus que les romans francophones à assumer la ville. Comme le dit Pacey, dans *Creative Writing in Canada*³ : « À part Callaghan, ce n'est que dans les années cinquante que les villes du Canada ont commencé à apparaître régulièrement et de façon réaliste dans les œuvres de fiction ! » Et si l'on regarde du côté des écrivains anglophones d'origine juive, Mordecai Richler et Leonard Cohen, qui sortent d'univers assez fermés, on constate qu'ils font une brutale remise en question des valeurs traditionnelles religieuses et autres. Lire *Son of a Smaller Hero* et *The Favourite Game*.

Tout ceci pour dire que s'il nous semble bien vrai que l'urbanisation a tout remis en question, le phénomène n'est pas purement canadien-français, il est au moins québécois... c'est-à-dire propre aux écrivains non seulement francophones du Québec mais aussi aux écrivains

³ D. Pacey, *Creative Writing in Canada*, Toronto, Ryerson, 1961, p. 229.

anglophones du Québec d'origine anglo-saxonne, irlandaise ou écossaise et aussi juive I Richler et Cohen ont grandi à Montréal. Ceci n'invalide donc pas la thèse de M. Racine, mais tend à éviter de la rétrécir à la civilisation traditionnelle « cléricale » canadienne-française et à la littérature canadienne-française.

L'auteur nous mène ensuite au delà de la contestation. Il montre que la littérature contemporaine exprime à sa façon le phénomène de sécularisation, mais aussi que le problème religieux n'en est pas quand même absent et que les attaques portent presque toujours sur les contre-façons de la religion. Il tente même de déceler dans sa conclusion intitulée « tentative de restructuration » un réaménagement de la religion dans un monde industriel. Elle est marquée par la solitude, l'individualisation et l'amitié après avoir perdu cette dimension « phénomène social » qui la tarait. M. Racine nous a livré une étude importante sur un thème majeur de notre littérature, elle deviendra une référence. Le terrain est déblayé, la phase de l'inventaire fastidieux d'œuvres si inégales en qualité est terminée, les grands jalons sont dessinés. Les chercheurs

pourront fouiller maintenant des aspects plus particuliers.

Quelqu'un pourra-t-il maintenant nous dire à quel point le prêtre s'identifiait au peuple comme le signale Ringuet dans *Trente Arpents* en décrivant le curé : « Paysan il était certes, et marqué pour toujours du signe de la terre malgré les années de collège, en dépit des quatre ans de séminaire et des onze ans de prêtrise pendant lesquels il avait été chef de paroisse, à la fois pasteur, juge et conseiller de tous. En lui aussi le sang normand coulait âpre et méfiant et fort. Il avait le même geste esquissé que ses ouailles, la même brièveté de parole, les mêmes réticences et par cela même, une pareille divination des choses sous-entendues. Seulement, ses fonctions et l'habitude de son importance l'avaient marqué d'autorité⁴ ». Contester le curé, n'était-ce pas se contester soi-même et son propre milieu, le curé n'étant que l'émanation plus visible de la société globale qui s'était forgé un représentant ?

Antoine SIROIS

Université de Sherbrooke

⁴ Ringuet, *Trente arpents*, Paris, Flammarion, 1938, p. 37.